

Les Pays d'en haut, un espace en mal d'histoire ?

Gilles Havard

Numéro 40-41, automne 2015, printemps 2016

Les Pays d'en haut : lieux, cultures, imaginaires

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1043697ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1043697ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa
Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1183-2487 (imprimé)
1710-1158 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Havard, G. (2015). Les Pays d'en haut, un espace en mal d'histoire ?
Francophonies d'Amérique, (40-41), 19–54. <https://doi.org/10.7202/1043697ar>

Résumé de l'article

L'historiographie des Pays d'en haut, comme objet en soi, peut paraître relativement balbutiante. Il se peut que l'appellation « Pays d'en haut » ait été perçue comme trop molle ou trop floue, géographiquement comme conceptuellement, et que les historiens aient préféré, pour investir l'histoire de l'Ontario, du Michigan ou du Manitoba, l'usage d'autres catégories géographiques (Nouvelle-France, Canada, Grands Lacs, Prairie) ou de grilles plus clairement analytiques (frontière, *hinterland*, périphérie). L'expression mérite pourtant d'être valorisée dans la mesure où elle a servi de cadre mental et géographique de longue durée. Comme tel, elle constitue un objet de recherche en soi qui peut favoriser une étude renouvelée des processus historiques à l'oeuvre dans les espaces concernés, du XVII^e au XIX^e siècle. Cette définition des Pays d'en haut comme objet d'histoire ne va certes pas de soi : elle passe d'abord par une réflexion sur l'objet « Pays d'en haut » dans l'histoire, autrement dit sur la façon dont ce cadre s'est construit historiquement, à travers les pratiques, les représentations et les imaginaires des acteurs sociaux. La pleine légitimation de cette approche passe ensuite par l'analyse de la façon dont l'historiographie a tour à tour ignoré, délaissé ou, au contraire, mis en relief ladite appellation comme l'espace qu'elle désigne.

Les Pays d'en haut, un espace en mal d'histoire¹ ?

Gilles Havard

Centre national de la recherche scientifique (Paris)

«TOUT CE PAYS D'EN HAUT a besoin de réforme », s'exclame en 1701 un missionnaire jésuite du Canada dans une lettre à Lamothe Cadillac, le fondateur du Détroit (Enjalran, 1887 : 212). L'auteur fait référence alors à un objet géographique banalisé, le (ou les) Pays d'en haut, qui correspond pour les colons de la vallée du Saint-Laurent aux espaces situés en amont de Montréal. Trois siècles plus tard, cette catégorie empirique est aussi devenue l'objet d'une investigation scientifique. Le terme, à vrai dire, ne dessine pas en lui-même un domaine d'étude propre. Par comparaison, des appellations géographiques plus ou moins équivalentes, désignant aussi des espaces « transnationaux », ont donné lieu à l'institutionnalisation de champs d'études particuliers : pensons à l'Amazonie et aux « amazonistes » (même si le terme est plutôt réservé aux anthropologues) ; pensons aussi aux études méditerranéennes (géographiques, historiques, etc.), avec comme livre fondateur *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, dans lequel Fernand Braudel choisit comme objet d'étude non pas un roi, mais un espace historique, la Méditerranée, traitée comme un « personnage historique » (Descola et Taylor, 1993 ; Braudel, 1979 : 10). À ce jour, il n'existe toujours pas d'*Histoire des Pays d'en haut*, équivalente par exemple aux histoires d'États, de régions ou de provinces qui peuplent l'historiographie ; et il n'existe pas non plus de revue spécialisée consacrée à ce domaine géohistorique².

¹ Cet article est issu d'une conférence intitulée « L'usage des catégories dans l'écriture de l'histoire des Pays d'en haut », prononcée à l'Université d'Ottawa, le 18 mars 2015, dans le cadre du colloque *Les Pays d'en haut : lieux, cultures, langues, imaginaires*. Nous remercions vivement Nicolas Barreyre, Denys Delâge, Yves Frenette, Anne-Marie Havard et un évaluateur anonyme pour leurs relectures et suggestions.

² Voir, toutefois, Michel Bock et Gaétan Gervais (2004), et Alain Nabarra, David Haavisto et Marilee Mucha (1980).

Il se peut que la dénomination « Pays d'en haut » ait été perçue comme trop molle, ou trop floue, géographiquement comme conceptuellement, et que les historiens aient préféré, pour investir l'histoire de l'Ontario, du Michigan, du Manitoba, etc., l'usage d'autres catégories géographiques (Nouvelle-France, Canada, Grands Lacs, Prairie...), ou de grilles plus clairement analytiques (frontière, *hinterland*, périphérie...). L'expression mérite pourtant mieux que le traitement qui lui a été jusqu'ici réservé par l'historiographie, dans la mesure où elle a servi de cadre mental et géographique de longue durée. À ce titre, elle constitue un objet de recherche en soi, qui peut favoriser une étude renouvelée des processus historiques à l'œuvre dans les espaces concernés, du milieu du XVII^e au milieu du XIX^e siècle.

Cette définition des Pays d'en haut comme objet d'histoire ne va certes pas de soi : elle passe, d'abord, par une réflexion sur l'objet « Pays d'en haut » dans l'histoire, autrement dit sur la façon dont ce cadre s'est construit historiquement, à travers les pratiques, les représentations et les imaginaires des acteurs sociaux. Il faudra, ensuite, pour légitimer pleinement cette approche, analyser la façon dont l'historiographie a tour à tour ignoré, délaissé ou, au contraire, pris en compte et mis en relief ladite appellation comme l'espace qu'elle désigne.

L'invention des « Pays d'en haut »

Rien n'empêche un chercheur de s'approprier le vocabulaire des acteurs qu'il étudie pour mener à bien sa propre étude : quitte à être reformulée, une taxinomie ancienne peut ainsi devenir une catégorie d'analyse. Mais à cela, précisément, une condition : faire de ces catégories des objets d'étude, c'est-à-dire reconnaître qu'elles nous informent sur l'imaginaire social de ceux qui les ont forgées ; qu'elles supposent des partages, des taxinomies qui appartiennent au passé. Avant d'en faire éventuellement des outils et des grilles d'analyse, il importe de les historiciser³.

³ Voir Jacques Revel (2006 : 293-313). L'expansion française en amont de Montréal s'est accompagnée d'une profusion de catégories que nous utilisons parfois de façon routinière : « Pays d'en haut » donc, mais aussi « coureur de bois », « voyageur », « Canadien », « traite des pelleteries », « nation », « Onontio », « Outaouais », « métis », etc. Que ces étiquettes soient géographiques, économiques, sociales ou raciales, elles nous viennent toutes du XVII^e siècle : voir Gilles Havard (2003, 2016) ; Catherine Desbarats et Thomas Wien (2011).

La dénomination « Pays d'en haut » constitue d'abord une construction mentale partagée par les habitants d'origine européenne de la vallée du Saint-Laurent des XVII^e et XVIII^e siècles. Elle fait sens pour eux comme élément spontané d'appréhension et de repérage dans l'espace (Warwick, 1972 : 25-26; Jacquin, 1987 : 121). Ce « pays » est aussi un produit culturel : les Français, en effet, l'ont identifié « à l'intérieur d'ensembles encore indifférenciés » (Nordman, 1996 : 1204). On le sait, tout est affaire de point de vue, de choix, y compris le découpage du monde en continents par les Européens, qui constitue une mise en scène culturelle de l'espace. Les Pays d'en haut n'existaient pas avant l'arrivée des Européens, pas plus que l'Amazonie par exemple, au sens où on ne trouvait pas là d'unité territoriale préalable, pas de civilisation commune dont les limites correspondraient à cette nouvelle catégorie spatiale (Grataloup, 2009; Gruzinski, 2015 : 180). Ce domaine géographique, en ce qu'il forme d'abord un concept, ne possède donc pas de réalité avant d'avoir été nommé par les Français au XVII^e siècle; il relève d'une forme d'imagination⁴.

L'appellation « Pays d'en haut » est le fruit du langage populaire : c'est en remontant les cours d'eau à partir de Montréal, l'« icy bas⁵ », que les coureurs de bois ou voyageurs atteignaient ce « pays d'amont » ou « haut pays ». Il est vrai que l'utilisation de l'expression « pays hauts » est banale dans la France du XVII^e siècle. De fait, il s'agit au Canada d'une simple transposition du vocabulaire géographique populaire en usage dans le royaume. Furetière note que le syntagme nominal a plusieurs sens, dont l'un est descriptif : « *haut pays* ou *pays d'amont*, celui qui est le plus éloigné de la mer, où sont les sources des rivières » (1690 : voir « Pais »). Les bateliers de la Loire, par exemple, désignaient de cette façon les pays situés en amont d'Orléans (De Person, 1994 : 25, 33, 257); il s'agit donc d'une appellation utilisée notamment par des professionnels de la navigation, et il n'est pas surprenant qu'elle ait été reprise spontanément par les canoteurs français du Canada (Havard, 2003 : 11-12). « Pays d'en haut », au temps de la Nouvelle-France, ne désigne d'ailleurs pas seulement la

⁴ Voir Germaine Warkentin à propos de la Terre de Rupert, citée dans Jennifer Brown (2007).

⁵ « Reponces de mr le marquis de Vaudreuil a Miscouaky », 28 septembre 1706, Archives nationales de France, Fonds des Colonies, Série C11A, 24, f. 255-256. Voir aussi Nicolas Perrot (2004 : 227).

région des Grands Lacs. Au XVIII^e siècle, les colons de la Basse-Louisiane ont pu ainsi appeler « pays dans haut [*sic*] » les pays des Arkansas, des Natchitoches ou des Illinois (Dumont de Montigny, 2008 : 397).

L'espace des « Pays d'en haut », ce vaste *hinterland* situé en amont de Montréal, prend donc corps dans les représentations populaires comme dans l'imaginaire impérial français dans la deuxième moitié du XVII^e siècle. Des termes affins sont aussi en usage pour désigner cet espace, qui n'est pas perçu de manière uniforme par les Français d'alors. Le père jésuite Louis Nicolas use d'une appellation qui renvoie à l'épaisseur culturelle et même spirituelle des Pays d'en haut, « la grande manitouinie », autrement dit le pays des manitous, des esprits (Havard, 2003 : 682). D'autres pointent la vocation économique des Grands Lacs en évoquant le « pays de Castorie » (Cavelier de La Salle, 1877 : 231, 251). On parle aussi du « pays des sauvages », pour souligner, de façon implicite, le poids démographique des autochtones (plusieurs dizaines de milliers d'individus de langue iroquoienne, algonquienne ou sioux, peuplent cet espace à la fin du XVII^e siècle) et le caractère superficiel de l'occupation française. Il y a donc à la fois des éléments d'identification négative – les Pays d'en haut naissent dans le discours de leur opposition au bas-pays –, et des éléments d'identification positive – c'est le pays des Indiens et de la manne pelletière. En parlant *des* Pays d'en haut (car le singulier existe, même s'il est rarement employé), les observateurs veulent souligner la diversité ethnique et culturelle de la région des Grands Lacs. Dans une poignée d'écrits, les Pays d'en haut forment aussi un eldorado promis à la colonisation. L'officier Lamothe Cadillac va même jusqu'à envisager de diviser « la collonie en deux, l'une dans le pais d'en haut, et l'autre en bas⁶ » (Havard, 2003 : 91-95). Bref, on a ici l'exemple d'une société coloniale qui invente, qui *produit* deux domaines géographiques, peut-être deux territoires, dans une Nouvelle-France à imaginer : celui de la vallée du Saint-Laurent, qui se veut une re-création d'un morceau de France ; et celui, non circonscrit, des Pays d'en haut, conçu avant tout comme un espace de circulation au sein de mondes amérindiens.

Reste que cet espace n'est pas perçu comme un « pays » par les autochtones, qui ne nomment guère de vastes régions de la sorte. Chaque peuple indien perçoit l'espace dans lequel les individus circulent comme une somme de lieux et d'interactions, y compris avec les collectifs sociaux

⁶ Cadillac au ministre, 1694, Archives nationales de France, Fonds des Colonies, Série C11A, 13, f. 150.

que constituent les cours d'eau, les plantes et les animaux. Ce qui construit la matière territoriale, pour les Indiens, ce sont surtout les réseaux de parenté, aux résonances totémiques. Dans la région des Grands Lacs, par-delà les appartenances ethniques, un individu du clan de l'ours, par exemple, pourra ainsi trouver du réconfort chez d'autres gens de l'ours vivant à des centaines de kilomètres de sa communauté de rattachement (Peers et Brown, 1999). Cela étant, les autochtones des Grands Lacs ne participent-ils pas aussi à leur façon à la « production » des Pays d'en haut? On constate, par exemple, qu'ils acceptent très souvent l'érection de postes de traite sur leurs territoires et que certains prennent part au va-et-vient estival des canots entre les rives des Grands Lacs et la vallée du Saint-Laurent. Montréal devient ainsi à la fin du xvii^e siècle *l'un des pôles* à partir desquels s'organise parfois l'existence des communautés amérindiennes vivant sur les rives des Grands Lacs.

Écrire l'empire : le règne des « pays » et des « nations »

La façon dont les acteurs sociaux européens des xvii^e et xviii^e siècles « investissent » – économiquement, politiquement, intellectuellement, etc. – l'espace des Pays d'en haut, permet-elle de parler de l'édification d'un territoire? Un « territoire », explique l'historien Daniel Nordman, se distingue de l'espace brut à trois égards : il porte un nom ; il constitue un enjeu de pouvoir ; et il est borné (Nordman, 1996 : 1204 ; 1997). Qu'en est-il du deuxième critère? Les Pays d'en haut soulèvent clairement, du point de vue impérial français, des enjeux d'ordre économique, militaire et stratégique. Leur domestication repose non seulement sur l'implantation de postes et l'établissement d'alliances avec les autochtones, mais aussi sur des dispositifs de « pouvoir-savoir », soit la production, de plus en plus rationalisée, de documents diplomatiques (dont les actes de prise de possession), de listes de « nations » indiennes et, bien sûr, de cartes. À cet égard, l'apparition des Pays d'en haut américains dans l'imaginaire géographique français est contemporaine d'un véritable essor de la cartographie française. Cette science, qui s'applique d'abord à la connaissance du royaume, est mise aussi au service de l'empire colonial : rien ne doit échapper au regard et à la connaissance du roi, et pour cela, on s'appuie sur un lexique géographique bien rodé (Dawson, 2000 ; Havard, 2005 ; Litalien, Palomino et Vaugeois, 2007 ; Mapp, 2011 : 171-178 ; Desbarats et Greer, 2011).

Ainsi, les cartes valorisent souvent la catégorie traditionnelle de « pays ». Sur celle de Jacques-Nicolas Bellin de 1755 par exemple (« Partie occidentale de la Nouvelle-France ou du Canada »), la région des Grands Lacs est divisée entre « pays des Renards », « pays des Mascoutens », « pays des Illinois », « pays des Miamis », « ancien pays des Hurons », etc. Dans la langue française des XVII^e et XVIII^e siècles, « pays » renvoie à une microrégion, à un canton qui se distingue par des privilèges (exemptions fiscales, coutumes singulières; « pays » a d'ailleurs pour synonyme « coutume »)⁷. Tout en soulignant le fait que les territoires indiens de l'Ouest sont des mondes pleins, plutôt que vides ou vierges, ce découpage en « pays » fait écho à la bigarrure impressionnante de lieux particuliers que constitue alors le royaume de France, constellation de provinces, de pays, de nations, de langues, de seigneuries, etc. En fait, de telles expressions (« pays des Miamis », « pays des Outaouais ») traduisent à la fois un *habitus* politique de la diversité et le bricolage impérial d'une réalité géographique qui assure à la monarchie une forme symbolique de souveraineté⁸.

Les cartes témoignent aussi du déficit d'institutionnalisation des Pays d'en haut, cette appellation, à notre connaissance, n'y étant jamais mentionnée. Cette absence de fortune cartographique s'explique très bien : précisément, « Pays d'en haut » est un syntagme d'une grande banalité qui peine à situer les choses comme à ancrer le langage de la souveraineté. Pour cela, il était jugé plus rentable symboliquement d'inscrire des noms de peuples (« pays des Miamis ») ou d'employer des termes plus spécifiques, comme Colbertie, Frontenacie ou même Manitounie⁹. Il y a donc peut-être ici une distinction à opérer entre géographie populaire et géographie savante¹⁰ : les cartographes français n'ont jamais repris une expression qui était pourtant d'usage courant dans la colonie.

On le voit, la cartographie impériale des « pays » épouse souvent la liste des « nations ». La machinerie étatique, qui a pour fonction la

⁷ Sur la notion de « pays », voir Yves Durand (1984, 1996, 2001).

⁸ Sur la localisation des nations indiennes, voir Nelson-Martin Dawson (2000 : 172-173). Sur le bricolage, voir Claude Lévi-Strauss (1962a : 31-36). Voir aussi Gilles Havard (à paraître).

⁹ Sur ces termes, voir Raymonde Litalien, Jean-François Palomino et Denis Vaugeois (2007 : 216); Gilles Havard (2003 : 256-259).

¹⁰ Commentaire personnel de Jean-François Palomino, janvier 2015.

reconnaissance et le découpage des réalités sociales, et qui est capable d'imposer des catégories de classement et d'entendement, des principes de construction du sens commun, tourne à plein régime en situation impériale : les représentants du roi, à des fins de contrôle et de recensement des populations autochtones, opèrent ainsi des catégorisations ethniques qui rationalisent les réalités sociopolitiques locales et figent pour longtemps des ethnonymes dans l'imaginaire des acteurs sociaux (Bourdieu, 1994 : 123-125 ; Giudicelli, 2010 ; Dubé, 2013)¹¹. Dans les documents officiels du dernier tiers du xvii^e siècle, la marqueterie amérindienne de la région des Grands Lacs passe ainsi au crible de la rationalisation étatique : on parle de « nations sauvages », de la « nation des Hurons », de la « nation des Renards », etc. Il faut prendre la mesure de ce processus de construction des réalités indiennes, le terme « nation » ne pouvant rendre compte de façon précise, par exemple, de la nébuleuse ethnique ojibwée. Quant à la réification française de l'ethnonyme « *O-dah-waug* » (Outaouais) comme « peuple commerçant », elle peut apparaître comme le fruit de la raison ethnographique. Il pourrait s'agir en effet d'un « exonyme » de fabrication coloniale, plutôt que d'un « autonome » (nom que le groupe se donne lui-même)¹².

Si des auteurs français du xvii^e siècle, influencés par leur culture biblique et classique, ont pu utiliser le terme de « tribu » pour désigner des organisations sociales amérindiennes (généralement des clans ou des villages) (Havard, 2003 : 135-142)¹³, c'est bien la catégorie de « nation » qui s'impose de façon routinière. L'usage de ce terme (qui vient du latin

¹¹ Les autorités coloniales françaises produisent partout dans l'empire des listes de « nations », de « villages », parfois aussi de « chefs » (Noms de quelques nations sauvages du Canada et des environs, Bibliothèque nationale de France, Manuscrits français, Fonds Les Nouvelles Acquisitions, 1041, p. 64 ; Dénombrement des nations sauvages qui ont rapport au gouvernement du Canada, des guerriers de chacune avec leurs armoiries, 1736, Archives nationales de France, Fonds des Colonies, Série C11A, 66, f. 236-247). Ces groupes, cependant, ne sont pas seulement le produit de l'imagination coloniale (comme c'est le cas en Afrique noire, selon Jean-Loup Amselle (1990)). Il existait bien des communautés distinctes parlant des langues particulières et partageant certaines pratiques socioculturelles.

¹² Sur cette hypothèse, voir Gilles Havard (2016 : 428-429). Voir aussi Robert Vézina (2010 : 104-118).

¹³ L'explorateur David Thompson offre une indication précoce, vers 1800, de la bifurcation taxinomique affectant le terme « nation », qui perd alors le sens qui lui était attribué par les Français du xvii^e siècle (Thompson, 1962 : 223-224).

nascor, « naître ») est en effet d'une grande banalité pour les Français du xvii^e siècle. Il est généralement employé pour désigner un groupement de gens (ou même des animaux) à qui l'on prête des caractéristiques communes : origine, statut, usages, mœurs, etc. On répertorie ainsi les nations en fonction de l'activité (nation des poètes, nation des sergents, nation des corsaires), de l'ethnie (nation des Hussards, des Suisses) ou de la province (nation des Picards, des Bretons, des Gascons) et, en contexte colonial, on applique naturellement le terme aux groupes autochtones¹⁴. Les coureurs de bois eux-mêmes se trouvent subsumés sous la catégorie de « nation » : l'officier Louis La Porte de Louvigny les décrit en 1717 comme une « nation qui tient beaucoup du sauvage ». Ce terme (nation), qui confère aux traiteurs de pelleteries une identité collective qu'ils n'ont peut-être pas, renvoie au mythe obsessionnel de la gueuserie, les marginaux étant perçus par définition comme des groupes à risque. Le fait de caractériser ces individus comme une « nation » – et pas simplement comme des « gens » – est symptomatique du procès d'ethnicisation qui affecte la catégorie sociale « coureur de bois », terme médiateur en quelque sorte pour signifier l'altérité des Canadiens¹⁵.

Une géographie des confins

Qu'en est-il maintenant des limites des Pays d'en haut? Personne, à vrai dire, ne semble prendre la peine à l'époque de la Nouvelle-France de les définir, ce qui témoigne à nouveau de l'absence relative d'institutionnalisation de ce motif territorial¹⁶. La dénomination n'apparaît pas sur les cartes, on l'a dit, mais pas davantage dans les titulatures d'officiers de la Marine affectés dans cette région. Les Pays d'en haut n'ont jamais formé un « gouvernement », qui serait doté d'un gouverneur particulier. L'un des seuls indices d'institutionnalisation, à cet égard, intervient en 1717 lorsque La Porte de Louvigny suggère de nommer un « commandant general de tous les païs où les François commercent » – mais l'idée est

¹⁴ Voir Gilles Havard (2016 : 187-191). Nous renvoyons aux nombreuses références qui y sont données.

¹⁵ Louvigny au ministre, Québec, 21 sept. 1717, Archives nationales de France, Fonds des Colonies, Série C11A, 38, f. 198v.

¹⁶ À ce sujet, on lira les réflexions de Nicolas Barreyre (2014 : 23-53), pour qui les « sections » américaines sont des « communautés imaginées », sans véritable existence institutionnelle.

vite abandonnée¹⁷. Sous la plume de Bougainville, dans les années 1750, « Pays d'en haut » figure comme l'un des trois domaines de la Nouvelle-France, à égalité avec « Canada » et « Louisiane », mais l'officier n'apporte pas de précisions supplémentaires ; et quand il parle des « Sauvages des pays d'en haut », il n'indique pas non plus si, en sus des Amérindiens des Grands Lacs, il inclut ceux de la Prairie. Il s'agit donc bien d'un motif territorial, mais à géométrie variable (Bougainville, 2003 : 80 et 197). Au fond, il faut attendre la création de la province du Haut-Canada en 1791 pour qu'une partie des anciens Pays d'en haut reçoive une assise institutionnelle (« haut Canada » reprenait d'ailleurs une appellation parfois utilisée sous le régime français)¹⁸.

Cette indétermination quasi structurelle des confins sous le régime français permet aux Pays d'en haut de s'inscrire durablement dans les représentations coloniales. En effet, la dilatation spatiale effective de l'espace commercial français – surtout à partir des années 1720-1730, quand la circulation des voyageurs (au sens de traiteurs et d'engagés) devient plus importante par-delà le lac Supérieur – ne change rien, semble-t-il, au contenu culturel de l'expression : les Pays d'en haut demeurent ce gigantesque *hinterland* d'intérêt économique et géostratégique, volontiers divisé en « postes » (au sens de départements), et dont les limites occidentales ne correspondent finalement à rien d'autre qu'à celles des alliances franco-amérindiennes. L'indécision des limites est une caractéristique centrale de la Nouvelle-France – comme fantasme territorial –, car elle permet, c'est le cas notamment en Louisiane, de poser une forme de souveraineté à la fois symbolique et virtuelle (Mapp, 2011 : 151, 163 ; Desbarats et Greer, 2011 : 62).

Cette question des limites suscite une autre interrogation, sous-jacente : comment maîtriser un territoire commercial qui se dilate ? Comment faire face à l'explosion des distances terrestres ? À l'échelle du royaume de France, le contrôle du territoire s'appuie sur un idéal

¹⁷ Gilles Havard, 2003 : 11, 271-278 ; Louvigny, cité p. 272. L'appellation « Pays d'en haut » n'est d'ailleurs pas systématiquement utilisée : le chevalier de Raymond, par exemple, distingue en 1754 les « postes du Nord » de ceux de « la partie du sud », et il n'utilise « pays d'en haut » que de façon vague : « commandants des pays d'en haut » (1929 : 9-10, 26).

¹⁸ Un officier français (JCB, 1978 : 39, 41, 49, 97) parle indistinctement du « Haut-Canada » et du « pays haut ».

économique, le travail agricole, qui est synonyme de maîtrise de l'espace. Une telle logique opère aussi le long du Saint-Laurent, comme l'atteste à la fin du xvii^e siècle le discours virulent contre la course des bois, ce vagabondage américain. L'autre pilier du contrôle territorial, c'est l'idéal de la contiguïté des possessions et de la clarté des limites, du resserrement du royaume autour d'un *pré-carré*, comme l'exprime Vauban dans une lettre à Louvois en 1673 : « Monseigneur, prêchez toujours la quadrature. Non pas du cercle mais du pré; c'est une belle et bonne chose que de pouvoir tenir son fait des deux mains » (Virol, 2003 : 94). À l'échelle du continent américain, évidemment, surtout du fait d'une population coloniale très faible que l'on cherche en outre à concentrer sur les rives du Saint-Laurent, tout se complique. L'expansion dans les Pays d'en haut, qui relève d'une forme de dilution et de dispersion, a ainsi été lue par nombre d'historiens, dont William J. Eccles, comme un facteur d'affaiblissement géopolitique de la Nouvelle-France (1959 : 335-337; 1964 : 63-65; 1972 : 89-94; 1983 : 104-105).

Pour juger du caractère *territorial* des Pays d'en haut, il faut prendre en compte le tâtonnement propre à toute construction impériale ainsi que les aléas de la connaissance géographique. Jusqu'à la fin du xviii^e siècle, en effet, Paul Mapp l'a bien souligné, les Européens ne connaissent pas l'extension de l'« Amérique septentrionale », comme on appelait alors ledit continent. Les mystères de la « mer de l'Ouest » – objet géographique fantasmatique qui apparaît pour la première fois en 1669 sous la plume d'un jésuite – témoignent de cette incertitude¹⁹. Ce mirage de la mer de l'Ouest a peut-être partie liée à l'imagination maritime des colons. On l'a dit, l'Amérique confronte les Français à une expérience inédite du gigantisme; or, l'une des clés de lecture de ce gigantisme, c'est l'expérience de la mer. Les Grands Lacs, d'abord, sont parfois conçus comme de véritables mers (Champlain parle au début du xvii^e siècle de « mer douce » pour désigner le lac Huron). Les coureurs de bois ou voyageurs, ensuite, puisent souvent dans le vocabulaire maritime (« traite », « équipement », « équiper », « baptiser », « baptême », etc.) pour décrire l'univers qui est le leur (Vézina, 2010 : 28, 36-37, 696). Mais il y a plus : dans l'appréhension

¹⁹ Le « poste de la mer de l'Ouest » portait ce nom car il était censé être consacré à la découverte de ladite mer. Il s'agit, à cet égard, d'une catégorie performative : voir Paul Mapp (2011 : 171, 195); Lucie Lagarde (1989 : 21); Nelson-Martin Dawson (2000 : 123-127).

mentale qui est faite de la Prairie – cet immense appendice occidental des Pays d'en haut –, la mer fonctionne aussi comme métaphore. Les comptoirs, bien sûr, peuvent être assimilés à de petites îles, voire à des navires perdus dans un océan de verdure, mais, plus explicitement, les bosquets qui apparaissent dans la prairie sont appelés « îles » ou « îlets » par les francophones, et ce, dès la fin du xvii^e siècle (Perrot, 2004 : 275). Dans les années 1860, un colonel français de l'armée américaine en poste dans le Dakota du Nord pourra écrire : « dans leur langage imagé, les blancs de sang français qui fréquentaient ces plaines dénudées appellent *île* par analogie les bouquets de bois rares qui, de loin, se montrent sur cet océan immobile dont les ondulations verdoyantes de terrain simulent les vagues » (Trobriand, 1926 : 357). Autre motif maritime, enfin, les « *Gens du large* », une appellation habituellement utilisée par les voyageurs de langue française pour désigner des peuples nomades, tels les Pieds Noirs et les Gros Ventres (Létourneau, 1992 : 105). Tous ces motifs (« île », « îlet », « gens du large ») découlent non seulement de la monotonie ondulante des Plaines, mais aussi du désir de rivage, donc de mer, des Européens. Ils sont peut-être enfin l'expression de la relative porosité du continent américain (Havard, 2015) qui, en comparaison avec l'Afrique ou l'Asie à la même époque, semble se laisser assez aisément pénétrer par les Européens, comme s'il s'agissait, au fond, d'un continent-océan.

Le travail de la mémoire et les raisons du désamour

L'expression « Pays d'en haut » s'est maintenue dans les usages populaires et même diplomatiques au cours du xix^e siècle, en dépit du processus de colonisation et de territorialisation qui, à partir du Canada ou des États-Unis, affecte la région des Grands Lacs (intégration économique, technologique, création d'États et de provinces, etc.) (Boucay, 2014 ; Villerbu, 2014). Au Canada, le terme reste utilisé dans les nombreux documents en français du régime britannique – « les nations du pays d'en haut » (1794) ; « terres des pays d'en haut » (vers 1826) ; « nos frères d'en haut » (1834) ; « les sauvages d'en haut » (1839), etc. –, quand sa variante anglaise, « *upper country* », prime dans la correspondance de langue anglaise²⁰. Pourtant, une autre expression s'impose, bien que

²⁰ Il s'agit d'exemples. Nous remercions Jean-Pierre Sawaya (communication personnelle, 10 février 2015), qui nous a fourni toutes ces données.

son sens soit varié, celle de « Nord-Ouest ». Aux États-Unis, comme l'atteste l'ordonnance de 1787 qui crée le « territoire du Nord-Ouest », la dénomination désigne une région sise sur la bordure méridionale des Grands Lacs. Dans le vocabulaire commercial montréalais, en revanche, cette même dénomination désigne les zones situées au nord-ouest du lac Supérieur. La création, à la fin des années 1770, de la Compagnie du Nord-Ouest (ou North West Company), firme pelletière aux capitaux écossais, en témoigne au mieux.

« Pays d'en haut » subsiste néanmoins dans le lexique des francophones du Canada. En 1852, un correspondant anonyme du journal canadien-français *La Minerve* peut ainsi écrire :

Tous les ans encore, toute une population de jeunes hommes hardis, vigoureux, s'élançant par bandes joyeuses vers les Pays d'en haut. Illettrés pour la plupart, mais avides d'impressions nouvelles, ces jeunes hommes reviennent avec un langage et des mœurs dignes d'attention des aspirants de la littérature canadienne (cité dans Lemire, 1996 : 10).

Le temps, en réalité, est alors à l'évocation d'une période révolue, d'un monde social qui se dérobe, celui des voyageurs, comme l'illustrent aussi les contes de l'homme politique et écrivain Joseph-Charles Taché (*Forestiers et voyageurs*, 1863), ou l'ouvrage du prêtre de la rivière Rouge Georges Dugas, *Un voyageur des Pays d'en haut* (1890)²¹.

Si les Pays d'en haut pénètrent la mémoire et les imaginaires – du Québec au Manitoba et par-delà –, les études historiques, qui s'institutionnalisent timidement au cours de la première moitié du xx^e siècle (Rudin, 1998 : chap. 1), peinent en revanche à s'y intéresser, en tout cas de façon frontale²². Il est vrai qu'au Québec même, le sens de cette catégorie territoriale a basculé : l'expression, aujourd'hui encore, désigne surtout pour les Québécois la région (administrative) des Laurentides située au nord de Montréal (et de façon plus précise une municipalité régionale de comté ayant pour chef-lieu Sainte-Adèle²³). Les moins jeunes connaissent bien aujourd'hui *Les belles histoires des Pays d'en haut*,

²¹ Voir aussi Benjamin Sulte (1919 [1879]).

²² Faute de place, le pays des Illinois, qui est l'objet d'une historiographie spécifique depuis les années 1980, est laissé de côté dans cet article. Voir, notamment, les travaux pionniers de Carl J. Ekberg (par exemple 1998) et de Cécile Vidal (1995).

²³ Voir le site Web de la Municipalité régionale de comté des Pays-d'en-haut, [<http://lespaysdenhaut.com/>].

ce téléroman de Claude-Henri Grignon dont l'action se situe à la fin du ^{xix}^e siècle, avec pour toile de fond la colonisation des Laurentides, et dont les épisodes furent diffusés de 1956 à 1970 (Laurin, 1989). Or le succès même de ce téléroman – dont une nouvelle version, *Les Pays d'en haut*, est diffusée depuis 2016 – a peut-être contribué à obscurcir dans la mémoire québécoise l'existence des Pays d'en haut du grand Ouest.

Plus généralement, quatre facteurs, tous concomitants, expliquent le manque d'intérêt des historiens pour les Pays d'en haut. D'abord, les romans nationaux : les Pays d'en haut forment un objet « transnational » – couvrant aujourd'hui à la fois l'Ontario, le Michigan, le Wisconsin, le Manitoba, etc. – qui, de fait, échappe au puissant radar des nationalismes états-unien et canadien. Le risque est alors, par exemple à propos d'Étienne Brûlé, ce jeune Parisien du ^{xvii}^e siècle qui fréquenta les Hurons de la baie Georgienne dans l'actuel Ontario, de voir surgir des expressions anachroniques telles que « premier Européen ontarien » ou « premier Franco-Ontarien » (Saint-Pierre, [s. d.]). Ce culte de l'antécédence n'a pas toujours servi la recherche historique.

Il existe une autre matrice historiographique qui, de fait, n'englobe pas les Pays d'en haut : c'est celle, coloniale, de l'histoire nord-américaine. L'histoire de l'Amérique du Nord, on le sait, a été conçue à l'origine comme le récit providentialiste de l'installation d'Européens dans un Nouveau Monde à conquérir et, dans ce cadre, elle a avant tout été pensée comme l'histoire de l'est du continent, c'est-à-dire du littoral atlantique (Hijiya, 1994 ; Cohen, 2008). Ainsi, dans l'historiographie états-unienne, du moins jusqu'au travail de Richard White (voir plus loin), les Pays d'en haut n'existent pas avant la deuxième moitié du ^{xviii}^e siècle, quand les colons virginiens et pennsylvaniens franchissent les Appalaches (Desbarats, 2009 : 11).

Troisième explication : l'inadéquation du modèle de la frontière forgé aux États-Unis par Frederick Jackson Turner. Cette catégorie d'analyse, si florissante dans l'historiographie états-unienne, a reçu un écho extrêmement limité au Canada, sauf dans les années 1930. Elle a donc rarement été à l'honneur pour éclairer l'histoire des Pays d'en haut, où il est difficile de reconnaître une frontière mouvante de peuplement (Jaenen, 1996a : 5). William J. Eccles, qui a toujours cherché à prendre en compte la Nouvelle-France dans sa dimension continentale, a écrit sur ce thème le livre le plus marquant, *The Canadian Frontier* (1969).

La frontière canadienne, selon Eccles, est multiforme. Comme Turner et son émule Ray A. Billington pour les États-Unis, il distingue plusieurs frontières, ou fronts (commercial, religieux, de peuplement, militaire), qui ne forment à vrai dire qu'une seule et même frontière embrassant la Nouvelle-France dans son ensemble, autrement dit non seulement l'*hinterland* des Grands Lacs, mais aussi l'Acadie et la vallée du Saint-Laurent. « *If the Anglo-American frontier is accepted as the norm, écrit Eccles, then Canada can hardly be said to have had a frontier at all. Rather, it can be said to have been a metropolis, dominating the hinterland around it, and with a few incipient metropolises beginning to develop in the west at such points as Detroit, Michilimackinac, and in the Illinois Country* » (Eccles, 1983 : 3). Eccles reprend le modèle analytique du « métropolitisme », qui insiste sur le poids de l'Est dans la formation de l'Ouest et souligne l'articulation économique entre les deux ensembles (Fohlen, 1995 ; Careless, 1954 : 14-15). Un paradoxe doit ici être relevé : les historiens canadiens, à commencer par Eccles, ont souvent oublié ou éludé le fait que Turner fut à ses heures un « canadieniste » : bien avant Harold Innis, le grand théoricien américain de la frontière a développé l'idée que la géographie continentale et le système hydrographique prédisposaient les Français à explorer le continent. Turner, simultanément, pouvait s'emparer du poncif parkmanien de la superficialité sociale du coureur de bois : « *The gay adaptable Frenchman was no wilderness conqueror* » (cité dans Ostrander, 1983 : 608), écrit-il ainsi dans sa thèse sur la traite des fourrures dans le Wisconsin, qui date de 1891.

Venons-en à la quatrième et dernière explication du délaissement des Pays d'en haut : elle tient à ce que les historiens, notamment québécois, sont redevables à des degrés divers d'une grille de lecture très ancienne qui, en quelque sorte, les détourne de l'Ouest. Cette grille, c'est la catégorie de la déperdition, soit l'idée, formulée par Colbert dans les années 1670, selon laquelle les Pays d'en haut constituent une zone de déperdition dommageable au développement démographique et économique du Canada. De la même façon, pourrait-on dire, l'historiographie de la Nouvelle-France a le plus souvent délaissé ses « marges » occidentales, perçues comme des zones de gaspillage et de déperdition en regard de l'enclos laurentien. « Pour nos historiens, écrit le Québécois Jean Blain, le bien ne pouvait fleurir que dans la plaine du Saint-Laurent, à l'intérieur des enclos seigneurial et paroissial [...]. Dans ces conditions, l'Ouest représentait le mal, responsable de la démesure territoriale de la colonie,

de la "déperdition" de ses ressources humaines et financières » (Blain, 1971 : 399).

Fascinés par la grandeur passée de l'Amérique française, quelques auteurs canadiens-français, dans les années 1930-1940, avaient pourtant manifesté un intérêt certain pour l'Ouest, à l'exemple du géographe Benoît Brouillette (1904-1979), auteur en 1939 de *La pénétration du continent américain par les Canadiens français, 1763-1846*, du prêtre-historien nationaliste Lionel Groulx (1878-1967), qui a notamment publié en 1958 *Notre grande aventure : l'Empire français en Amérique du Nord (1535-1760)*, ou encore de l'historien-romancier Léo-Paul Desrosiers (1896-1967), qui fut l'élève de Groulx, mais pas toujours son disciple. Auteur d'un roman à succès paru en 1938, *Les engagés du Grand Portage*, qui offre une vision âpre et noire de la traite des pelleteries dans les Pays d'en haut, Desrosiers a aussi commis un livre pionnier sur l'histoire des Amérindiens en Nouvelle-France, *Iroquoisie* (1947) (Jaenen, 1996a : 13-14, note 7)²⁴. Mais, avec la Révolution tranquille et l'essor du souverainisme québécois, dans les années 1960, ce type d'approche disparaît dans une large mesure de l'horizon historiographique québécois.

La constitution d'un objet historique?

Au cours des quarante dernières années, un débat – un débat peu apparent, il faut le préciser, et qui fait écho à la problématique de la frontière – a opposé deux écoles, dont nous durcissons à dessein les positions. La première insiste surtout sur la sédentarité et le primat des valeurs paysannes au sein de la société laurentienne. Louise Dechêne a ainsi publié en 1974 une brillante histoire sociale – *Habitants et marchands de Montréal au XVII^e siècle* – dans laquelle elle cherche à déconstruire les clichés habituels sur la course des bois, qui dépeignent le colon canadien comme aimanté par les Pays d'en haut. L'entreprise est salutaire, bien qu'elle comporte un risque, celui de sous-estimer le poids symbolique du « voyage » dans les imaginaires sociaux. Aujourd'hui encore, dans l'historiographie québécoise, la tendance dominante reste d'envisager l'histoire de la société laurentienne indépendamment des pratiques voyageuses et

²⁴ Les éditions Gallimard rééditèrent à plusieurs reprises *Les engagés du Grand Portage* et le proposèrent même au prix Goncourt (voir Denys Delâge et Jean-Philippe Warren, 2001).

des Pays d'en haut. Le livre posthume de Louise Dechêne, *Le peuple, l'État et la guerre au Canada sous le Régime français* (2008), offre un bon exemple de ce désintérêt persistant pour la région des Grands Lacs.

Une autre école insiste au contraire sur l'importance de pratiques économiques fondées sur la mobilité qui ont pu contribuer à modeler la société laurentienne. Dans *La terre promise : le mythe du Nord québécois* (1978), Christian Morissonneau plaidait ainsi pour une réflexion sur l'imaginaire – et les pratiques – de la mobilité, mais cette piste a été peu empruntée depuis lors par les historiens. Des géographes toutefois, tels Dean Louder et Éric Waddell, réfléchissent depuis les années 1970 à la dimension continentale de la Franco-Amérique, soit l'archipel canadien-français d'Amérique du Nord, fruit d'une histoire ancienne de circulations et de diasporas (Louder et Waddell, 1983). De leur côté, les études littéraires ont constitué *de facto* les Pays d'en haut en objet d'investigation, surtout au cours des années 1960-1970. À travers l'analyse des romans québécois du terroir, ou autres, quelques chercheurs, dont Jack Warwick, se sont notamment interrogés sur l'influence culturelle de cet espace sur la société canadienne-française. L'idée développée est alors que les Pays d'en haut ne forment pas seulement un espace physique, une région géographique, mais aussi un lieu de mémoire, un espace mental à part entière, un puissant laboratoire de l'imaginaire québécois²⁵. D'autres recherches relèvent en partie de cette perspective : celles relatives au folklore des Pays d'en haut (chansons de voyageurs, etc.) ainsi que les études linguistiques, dont témoigne le travail magistral de Robert Vézina (2010) sur le lexique des voyageurs²⁶.

Qu'en est-il des historiens? Leur intérêt pour les explorations et la connaissance du territoire, s'il s'est un peu émoussé ces dernières années, a longtemps été notable. Il a donné lieu à plusieurs travaux mettant en

²⁵ L'expression « Pays d'en haut », valorisée dans le titre de la thèse de Jack Warwick en 1963, passe à la trappe dans la version publiée en 1968 (*The Long Journey: Literary Themes of French Canada*) et surtout dans la traduction française : *L'appel du Nord* (1972). Si la catégorie géographique du « Nord » s'impose souvent en lieu et place de « Pays d'en haut », c'est peut-être parce qu'elle permet aux auteurs canadiens de se démarquer d'une catégorie géographique américaine au lourd héritage mythologique et historiographique, l'« Ouest » (voir toutefois Warwick (1966 : 265-293)). Voir aussi Maurice Lemire (1996); Serge Fournier (2012); Carl Berger (1966).

²⁶ Voir, entre autres, les travaux de Marcel Bénéteau sur la chanson du Détroit; ceux de Jean-Pierre Pichette sur le folklore et les traditions orales; les documentaires d'André Gladu et son article « Partir en derouine... Un savoir de terrain » (2008); Yves Frenette (2015).

scène les Pays d'en haut, à l'exemple des ouvrages minutieux du père Antoine Champagne sur les forts du « poste de la mer de l'Ouest » (Champagne, 1968)²⁷. Les guerres iroquoises, par ailleurs, ont très tôt retenu l'attention des chercheurs, comme l'atteste le livre de Léo-Paul Desrosiers, *Iroquoisie*, on l'a vu, mais plus encore *The Wars of the Iroquois* (1940) de George T. Hunt, qui a durablement marqué l'historiographie. Dans les années 1960-1970, les travaux de William J. Eccles et d'Yves F. Zoltvany sur la politique amérindienne des autorités coloniales françaises ont aussi renouvelé l'historiographie de la Nouvelle-France en montrant, au moins implicitement, l'importance qu'il y a à prendre en compte les alliances des Pays d'en haut (Eccles, 1959; Zoltvany, 1974). Cornelius Jaenen, dans les années 1990, s'est penché de façon plus explicite sur le cas des Pays d'en haut. Il est l'un des premiers chercheurs, à la suite de Lionel Groulx, à souligner la place cruciale de cet espace dans l'histoire de la Nouvelle-France. Jaenen a aussi introduit en 1994 la notion de « colonisation sans peuplement », pour distinguer la « colonie compacte » de l'*hinterland*, définissant ainsi deux types de « colonisation » (Jaenen, 1994, 1996b)²⁸.

C'est le tiroir académique de la « traite des fourrures » – ou « traite des pelleteries », si l'on se veut fidèle aux documents anciens – qui s'est toutefois révélé le plus rentable pour la visibilité des Pays d'en haut, en dépit d'approches parfois divergentes quant à l'importance – sociale, symbolique, etc. – de la culture du voyage. Ce champ, qui s'est solidifié dans les premières décennies du xx^e siècle, a établi une sorte d'équivalence entre l'histoire de cette région (« Nord-Ouest » canadien inclus) et celle de l'expansion du commerce pelletier. De façon téléologique, la traite a souvent été analysée comme le lieu de naissance d'une nation transcontinentale. Cette production historiographique à consonance nationale domine jusqu'aux années 1960-1970, avec un âge d'or dans les années 1930-1940 (Innis, 1930; Creighton, 1956 [1937]).

²⁷ Voir aussi, bien sûr, sur les explorations, les nombreux travaux de Marcel Trudel (par exemple 1980), et ceux de Raymonde Litalien (par exemple 1993). Le renouvellement récent porte plus spécifiquement sur la cartographie (Litalien, Palomino, Vaugeois, 2007).

²⁸ Voir aussi les travaux sur les familles de Michillimakinac et de Détroit (par exemple, Lina Gouger, 2002; Gail Moreau-DesHarnais et Diane Wolford Sheppard, 2016; Suzanne Boivin Sommerville, 2016), ainsi que les recherches sur le fort Saint-Joseph (par exemple, José António Brandão et Michael S. Nassaney, 2006).

Depuis les années 1960, d'autres l'ont souligné (notamment, Payne, 2001), l'objet d'étude « traite des pelleteries » a connu une forte diversification, avec un élargissement considérable du territoire de l'historien pour ce qui est des approches et des problématiques : les chercheurs se sont rattachés davantage à l'ethnohistoire, à l'histoire économique, à l'histoire du travail et des voyageurs (voir, en particulier, les travaux de Gratien Allaire (1980), de Thomas Wien (1998), d'Allan Greer (2000 [1985]) et de Nicole St-Onge (2008)), à l'histoire des échanges culturels et du métissage, à la question du genre, à l'histoire des métis, etc.²⁹ La redécouverte du travail monumental de l'historien français Marcel Giraud sur les Bois Brûlés (*Le Métis canadien*, 1945) témoigne de cette ouverture. Jennifer Brown et Jacqueline Peterson, en particulier, ont joué un rôle crucial à partir des années 1970-1980 dans le renouvellement de l'histoire des métis des Pays d'en haut. Quelques monographies ethnohistoriques marquantes ont aussi contribué au désenclavement historiographique des Pays d'en haut : d'abord le livre-monument de Bruce G. Trigger, *The Children of Aataentsic: A History of the Huron People to 1660* (1976), qui offre une histoire combinée des Hurons et des débuts de la Nouvelle-France; ensuite, *The Prairie People: Continuity and Change in Potawatomi Indian Culture* (1977) de James Clifton, qui repose en partie sur un travail de terrain; enfin, *Le pays renversé : Amérindiens et Européens en Amérique du Nord-Est, 1600-1664* (1985) de Denys Delâge, ouvrage d'histoire atlantique avant la lettre qui intègre de façon comparative la Huronie, l'Iroquoisie, la Nouvelle-France et la Nouvelle-Néerlande et qui s'intéresse de près à l'histoire des missions, domaine historiographique alors en plein essor³⁰.

²⁹ Sur les femmes amérindiennes, voir Jacqueline L. Peterson (1978); Sylvia Van Kirk (1980); Jennifer S. H. Brown (1980); Philippe Jacquin (1987); Roland Viau (2000); Gilles Havard (2016 : 619-716). Sur les Bois Brûlés, voir le bilan historiographique d'Étienne Rivard (2016).

³⁰ Dans son ouvrage, Clifton fait usage du syntagme « *middle ground* », mais à une seule reprise (p. 18) et sans le conceptualiser. Signalons aussi, entre autres, les travaux importants d'Harold Hickerson (1982), d'Arthur Ray (1974) ou de Bruce M. White (1982). Remarquons par parenthèse que l'espace correspondant aux Pays d'en haut fut un lieu fécond pour la discipline ethnologique. En effet, des catégories analytiques mises au jour dans le cadre des études ojibwées (*anishinaabeg*) ont connu une fortune qui a largement débordé les frontières du Canada, en devenant des concepts-clés de la discipline anthropologique. La première est le totémisme, motif sociologique qui a marqué les études amérindiennes, comme celles consacrées aux aborigènes d'Australie. C'est dans un récit de la fin du XVIII^e siècle, sous la plume du traiteur de

Un mariage (historiographique) à la façon du pays : la révélation du *middle ground*

Dans l'architecture historiographique des Pays d'en haut, il y a les fondations : la traite des pelleteries ; il y a aussi quelques pièces importantes, comme les guerres iroquoises, les études littéraires ou, plus récemment, avec l'agrandissement conceptuel de la maison, l'histoire des métis ; mais depuis 1991, il y a surtout un *living room* flambant neuf, le *middle ground*. L'émergence des Pays d'en haut comme objet d'histoire à part entière, sa pleine inscription dans le champ de l'histoire coloniale et de l'ethnohistoire, on la doit en effet au livre de Richard White, *The Middle Ground* (1991 ; 2009 pour la traduction française).

Polysémique, l'expression *middle ground* renvoie à un espace historique, les Pays d'en haut, et désigne un processus dynamique par lequel des individus de cultures distinctes, ici des Européens et des Amérindiens, établissent un système de compréhension et d'accommodement mutuels. Sous la plume inspirée de White, les Pays d'en haut deviennent ainsi le lieu de naissance d'un nouveau milieu géopolitique et socioculturel. Dans sa conception, le livre procède d'une transformation que l'on qualifiera de « braudelienne ». *The Middle Ground* devait s'articuler au départ autour d'un personnage illustre, le chef shawnee Tecumseh, héros traditionnel de la « résistance » indienne au début du XIX^e siècle. Or, le projet d'écriture avançant, cette figure héroïque perd sa centralité au profit de l'exploration d'une région, le « Pays d'en haut ». Tecumseh, comme le Philippe II de *La Méditerranée* de Braudel, n'est finalement étudié qu'en bout de course, pour incarner alors l'agonie du processus

pelleteries John Long, qu'apparaissent pour la première fois, à propos des Ojibwés, les termes « *totam* » et « *totamism* » (Désveaux, 1988 : 23 ; Lévi-Strauss, 1962b ; Descola, 2005 : 203-240). L'autre concept, si l'on passe du totémisme à l'animisme, est celui de « *other-than-human persons* », forgé dans les années 1940-1950 par l'ethnologue Irving A. Hallowell à l'écoute de ses informateurs ojibwés. Hallowell substitue cette notion à celle de « *spiritual entities* » pour désigner des êtres qui, comme les humains, sont dotés d'une intériorité et d'une sociabilité. Il propose ainsi, en précurseur, une vue émique (de « l'intérieur », basée sur les discours, les savoirs et les représentations des autochtones) de la culture ojibwée, qu'il s'efforce de détacher des catégorisations occidentales ; il montre que les animaux et autres éléments de la nature sont également des « personnes » (Hallowell, 2010). On le sait, cette dimension de la sociologie amérindienne, celle du dialogue et de la continuité (ou de la discontinuité) entre humains et non-humains, forme de nos jours un champ d'études florissant.

d'accommodement interculturel qu'était le *middle ground*. Le récit est défini par White comme circulaire : le *middle ground* naît dans le Pays d'en haut au milieu du xvii^e siècle, puis disparaît autour de 1815, quand s'évanouit dans cette région l'importance politique des Indiens.

Pour Paul Veyne, « le talent d'un historien est pour moitié d'inventer des concepts » (1974 : 103). C'est le cas ici. White fait preuve d'une forme d'imagination théorique qui lui permet de prendre de la hauteur par rapport aux taxinomies du passé³¹. La métaphore du *middle ground* constitue une catégorie spontanément séduisante (et d'ailleurs quasi intraduisible en français : terrain d'entente, terrain intermédiaire?). Désireux de sortir des sentiers battus des histoires de conquête et de résistance, l'auteur américain impose sa catégorie centrale d'analyse au détriment de deux grilles de lecture jugées obsolètes : la frontière et l'acculturation. Dans le cas de la frontière, le rejet de White est implicite, puisque le terme, trop connoté, n'est même pas mentionné³². Quant au concept

³¹ Cela ne l'empêche pas d'utiliser des catégories plus discutables, comme celles d'« Algonquiens », ou de « réfugiés ».

³² Rappelons toutefois la variété sémantique du terme « frontière ». Dans *Empire et métissages* (2003 : 42-45), nous en avons fait usage dans un sens redéfini (une zone d'interactions entre individus autochtones et allochtones de cultures différentes) ne correspondant pas à la perspective de Turner. Il est impossible, cela dit – nous ne le mesurons pas bien à l'époque –, de faire un usage apaisé de ce terme dans le contexte historiographique états-unien (Richard White lui-même nous l'a confirmé lors d'une discussion informelle à Paris, en juin 2014). Le concept de frontière n'est certes pas indispensable pour comprendre l'histoire des Pays d'en haut, celui d'entre-deux culturel ayant l'avantage d'être plus neutre. Mais, précisément, si le concept de frontière conserve un certain mérite, c'est parce qu'il met bien en relief la diversité radicale des cultures au sein d'un tel espace. La discussion d'*Empire et métissages* offerte par Michael Witgen (2012 : 395) est à cet égard instructive. Selon lui, ledit concept impose une « logique spatiale [comprendre : une logique spatiale européenne] qui n'existait tout simplement pas » dans les Pays d'en haut. La valorisation de cette logique spatiale conduirait à nier l'importance de la parenté et des formations sociales singulières du monde amérindien. *Empire et métissages* ne néglige pas ces réalités (voir le chapitre 2), mais tente effectivement de montrer que les implantations françaises « travaillent » l'espace social des Grands Lacs. L'adoption du terme « frontière », en outre, impliquerait, selon Witgen, l'existence d'une « rencontre raciale plutôt que culturelle ». Dissipons ici un malentendu : la « race » ne doit pas être considérée comme un donné, mais comme une construction sociale, une catégorie à analyser. Mais surtout, les Français composent bien, selon nous, un groupe singulier sur le plan culturel par rapport à l'ensemble des Amérindiens.

d'acculturation, White le juge ethnocentrique. L'auteur rompt ici avec l'habitude consistant à étudier prioritairement les transformations culturelles des populations amérindiennes sous l'effet du contact. S'il prête attention à la question de la dépendance, il ne cherche pas tant à débusquer le changement culturel qu'à mettre au jour les formalités protocolaires inédites qui naissent de la rencontre intersociétale. White a ainsi forgé un nouveau paradigme, aussi puissant qu'a pu l'être en son temps celui de la frontière, et il semble contraindre chaque chercheur à se prononcer en faveur ou non de sa théorie de l'accommodement. Aux États-Unis et au Canada, *The Middle Ground* est en effet devenu l'ouvrage phare de la *New Indian History*, suscitant jusqu'à aujourd'hui des réactions nourries et généralement enthousiastes, souvent en dehors même du champ auquel il se rattache le plus immédiatement³³. Sans que l'auteur l'ait prévu, nombre de chercheurs – nord-américains, latino-américains, européens, etc. – se servent dans leurs travaux du trope du *middle ground*, parfois d'ailleurs par conformisme plus que par souci heuristique.

Pour ce qui nous intéresse ici, *The Middle Ground* agit tout simplement comme réenfantement des Pays d'en haut, qui acquièrent dès lors une visibilité qu'ils n'avaient pas eue depuis longtemps. Sauf peut-être dans le domaine des études littéraires, les Pays d'en haut n'avaient jamais existé en tant que tels dans le paysage scientifique, les ethnohistoriens s'étant contentés auparavant d'une approche « tribale », en mettant en valeur tel peuple en particulier (Iroquois, Hurons, Ojibwés). White propose une approche régionale dont l'effet est de marier « à la façon du pays » le *middle ground* et les Pays d'en haut. On peut même parler pour ladite région d'un *mariage hypergamique*, car le *middle ground* allié à la vigueur de la jeunesse une capacité immédiate à s'inscrire au cœur du débat. Ce tour de force – donner une vie historiographique aux Pays d'en haut, y compris aux États-Unis –, ce n'est donc pas un historien de la Nouvelle-France qui l'accomplit, mais un historien américain, spécialiste de l'histoire de l'Ouest américain, des Amérindiens et de

³³ L'ouvrage a aussi essuyé des critiques, très diverses. Allan Greer (2010 : 711-712), par exemple, remarque que White s'est surtout appesanti sur la partie états-unienne des Pays d'en haut ; il est vrai qu'après 1740, l'accent est mis sur la partie méridionale de cette région, mais cette critique peut sembler sévère. À cet égard, voir le plaidoyer de White pour l'histoire transnationale (1999). White ignore en revanche une partie de l'historiographie canadienne, dont un article fondateur de Denys Delâge (1989).

l'environnement³⁴. Depuis lors, les historiens américains ne peuvent plus négliger totalement l'histoire de la Nouvelle-France (Desbarats, 2006). Les Pays d'en haut sont ainsi rattrapés par le courant rénové des études de *borderlands*, comme le montre l'article de Jeremy Adelman et Stephen Aron, « From Borderlands to Borders : Empires, Nation-States, and the Peoples in Between in North American History » (1999)³⁵. Le numéro spécial du *William and Mary Quarterly* sur le *middle ground* paru en 2006 et le succès plus récent du livre de Brett Rushforth, *Bonds of Alliance: Indigenous and Atlantic Slavery in New France* (2012), qui soulève la question de l'esclavage amérindien en mêlant histoire atlantique et histoire continentale, attestent également ce renouvellement³⁶.

Le retour controversé de l'empire

Ce renouveau historiographique s'appuie aussi sur les débats autour de la catégorie d'empire. S'il fut plus rarement utilisé sous l'Ancien Régime que celui de « colonie », et même s'il ne réfère pas explicitement à l'ensemble territorial formé par la « métropole » et ses colonies, le terme « empire » constitue d'abord une catégorie des acteurs de l'époque moderne (Banks, 2003 : 7 ; Havard, 2003 : 17-18 ; Covo, 2013 : 42-43). Or, souvent redéfini sous l'appellation de « formation impériale », il fait actuellement un retour en force dans l'historiographie globalisée³⁷. L'histoire impériale

³⁴ Les Pays d'en haut correspondent en partie à l'un des « Ouest » américains, le Midwest (soit l'ouest des États-Unis au milieu du XIX^e siècle) (voir Barreyre, 2014 : 15-16).

³⁵ Les Pays d'en haut sont l'un des trois cas à l'étude. Les deux autres sont la basse vallée du Missouri et la vallée du Rio Grande. L'approche de cet article, téléologique, se révèle discutable. Sur les *borderlands*, voir aussi les articles de la *Michigan Historical Review*, vol. 34, n° 2 (automne 2008).

³⁶ Voir aussi notre *Empire et métissages* (2003, 2^e éd. 2017), ouvrage d'ethnohistoire et d'histoire impériale, qui ne constitue que secondairement une réponse au travail de Richard White. Il se voulait avant tout la maturation d'une réflexion engagée dans le cadre d'un travail de maîtrise sur la Grande Paix de Montréal, qui cherchait à mettre en valeur l'importance pour la Nouvelle-France des alliances indiennes des Pays d'en haut. Citons également Arnaud Balvay (2006) ; Claiborne A. Skinner (2008) ; Robert Englebert et Guillaume Teasdale (2013). Signalons aussi le concept de « corridor créole » forgé par Jay Gitlin (2009) et repris, par exemple, par Guillaume Teasdale et Tangi Villerbu (2015).

³⁷ Voir Ann Laura Stoler, Carole McGranahan et Peter C. Perdue (2007) ; Jane Burbank et Frederick Cooper (2010) ; Cécile Vidal (2014).

se conçoit quand un État *revendique* des formes de souveraineté sur un agrégat de territoires aux populations culturellement diverses et, politiquement comme juridiquement, *très inégalement intégrées* aux yeux du pouvoir central. Appliquée aux Pays d'en haut, la notion d'« empire » ne dessine pourtant pas aujourd'hui un paisible *middle ground*.

Quatre positions peuvent être succinctement évoquées, même si la première, naïve, n'a plus aujourd'hui les faveurs de l'historiographie. Il s'agit du point de vue de Lionel Groulx, pour qui il existait une domination effective des Français dans les Pays d'en haut; les prétentions territoriales françaises, suggère cet auteur, ne relevaient pas seulement de la rhétorique impériale, mais aussi d'une extension effective de la souveraineté française (Groulx, 1990). Les trois autres positions, très différentes de celle de Groulx, puisent communément dans la « Nouvelle histoire indienne » des années 1970-1980. Dans *The Middle Ground*, en 1991, Richard White évoque explicitement l'existence de l'Empire français et l'action de ses agents dans les Pays d'en haut, mais juge les effets de cette présence relativement minimes. Il discute avec finesse l'idée reçue de la rapide dépendance des Amérindiens envers les produits manufacturés européens, tout en considérant de façon plus générale – et plus discutable – que les empires coloniaux avaient peu de prise sur les pays indiens. Selon Denys Delâge et Jean-Philippe Warren, la thèse de White « s'inscrit dans la tendance actuelle de la rectitude politique conduisant à nier que les autochtones aient été inscrits dans des rapports de domination » (2001 : 73). De fait, une autre interprétation, développée dans *Empire et métissages* (2003), soutient que si les Indiens des Grands Lacs demeuraient évidemment des acteurs souverains, il n'était *pas neutre* que des représentants du roi de France circulent dans leurs territoires et y établissent une poignée de fortins. Plutôt que d'insister uniquement sur les limites de l'empire, dans une perspective convenue qui a pris ces dernières années une tournure radicale, plutôt donc que de ressasser un truisme (le maintien de l'indépendance politique des Indiens des Pays d'en haut), ce livre prend au sérieux l'idée d'empire, telle qu'elle germe dans le flot d'archives coloniales qui en constituent la manifestation première. *Empire et métissages* se voulait une réflexion sur la manière dont fonctionne, dans ses marges les plus extrêmes, la formation impériale française, à la fois d'un point de vue global (des lettres, ordres, cartes, etc., circulent, en passant par Québec et Montréal, entre les bureaux de la Marine versaillais et les postes des Grands Lacs) et d'un point de vue local

(avec des individus de chair et d'os qui, tout en pouvant être des agents du roi de France, se plient aux exigences du pays indien).

S'interroger sur les modalités du jeu impérial dans les Grands Lacs ne revient ni à signifier que les populations visées par les dispositifs de l'Empire sont placées sous sa domination ni à prétendre que les logiques politiques locales sont radicalement transformées. Les sociétés amérindiennes des Pays d'en haut ne sont pas modifiées en profondeur par les Français aux XVII^e et XVIII^e siècles – loin s'en faut –, mais elles sont arrimées au monde atlantique et, à des degrés divers, en subissent les influences. Est-il utile de rappeler que ce sont les Français qui, bien qu'ils soient localement des invités, circulent et installent des postes dans les pays amérindiens, et non des Amérindiens qui s'implantent en territoire français? En privilégiant le *processus* d'ajustement interculturel, Richard White avait quelque peu négligé l'étude d'un autre *processus*, celui par lequel le pouvoir impérial étend ses dispositifs sur le pays indien. Pour invisible qu'il puisse parfois paraître, ce pouvoir n'en est pas moins rampant : création d'un réseau de postes, présence d'officiers qui sont plus que des ambassadeurs, institutionnalisation des visites diplomatiques amérindiennes à Montréal, rhétorique performative de la prééminence et du rôle d'arbitre du « père » français (le gouverneur), cadeaux offerts aux chefs autochtones les plus loyaux, traite des pelleteries, etc. Loin d'être anodines, ces réalités produisent des effets proprement politiques.

Les termes du débat historiographique, cela étant, ont récemment évolué et, dans cette cartographie mouvante du champ, les points de vue développés dans *Empire et métissages* et *The Middle Ground*, s'ils ne s'épousent pas³⁸, se recourent davantage. Il est désormais de bon ton parmi certains ethnohistoriens américains de décrire les Amérindiens comme des acteurs ingénieux et souples, capables d'inventer leur destin, voire de triompher des Européens quels que soient les fléaux qui les accablent. Comme dans un mouvement de bascule, on est entré depuis les années 2000 dans l'ère historiographique de la *super-agency* de peuples auparavant décrits (à tort, évidemment) comme de simples subalternes. Et ceux qui n'adoptent pas ce nouveau et rassurant credo sont

³⁸ Dans la préface de la 2^e édition de son livre *The Middle ground* (2010), White revient sur deux ouvrages qui l'ont critiqué de façon plus ou moins directe : *Into the American Woods* de James H. Merrell (1999) et *Empire et métissages* (Havard, 2003). Voir aussi la préface de la 2^e édition d'*Empire et métissages* (2017 : 7-15).

invariablement accusés de passéisme. Michael McDonnell critique ainsi Richard White pour avoir donné, dans *The Middle Ground*, trop de place aux empires coloniaux et négligé du même coup l'étude du point de vue des Indiens. McDonnell, qui fait des Anishinaabeg (Outaouais, Ojibwés, etc.) le peuple-pivot de l'histoire américaine, considère l'influence des Européens dérisoire dans les Pays d'en haut. Les « maîtres de l'empire », pour reprendre le titre de son récent livre, n'étaient pas les Français, mais les Anishinaabeg (McDonnell, 2014, 2015)³⁹. Mais quand cet auteur souligne, à juste titre, que les peuples autochtones des Pays d'en haut préservent leur autonomie politique, s'agit-il d'une trouvaille historiographique? White l'avait déjà bien montré, et de façon plus nuancée, sans nier les rapports de force induits dans le pays indien par l'imposition des empires coloniaux. Et *Empire et métissages*, justement, s'attachait à souligner qu'il n'est pas incompatible de comprendre, d'une part, l'autonomie et les logiques culturelles des Amérindiens et, d'autre part, les conditions et les effets de la construction d'une marge d'empire.



Dans notre imaginaire historiographique globalisé, c'est-à-dire américanisé, l'expression française « Pays d'en haut » ne peut rivaliser ni avec « Great Lakes » ni avec « Midwest » et, comme objet historique, son destin immédiat est encore, semble-t-il, d'évoluer à l'ombre du *middle ground*. Faut-il rappeler que les historiens américains (et canadiens anglophones), pour la très grande majorité d'entre eux, ne lisent pas les travaux en français (Bourdieu et Wacquant, 1998)? Malgré ce handicap, on peut souhaiter aux études sur les Pays d'en haut de constituer dans les années à venir un pôle historiographique à part entière.

Si les Pays d'en haut peuvent servir d'ancrage géographique aux études historiques, c'est avant tout parce que cet espace faisait sens pour une partie des acteurs sociaux des XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles. Certes, la plupart des habitants des Pays d'en haut ne se pensaient pas de façon immédiate comme des habitants des *Pays d'en haut* (leurs modes d'identification étant plutôt, par exemple, Anishinaabe/Ojibwé, Français, Canadien, etc.), mais ce motif territorial, à défaut d'être institutionnalisé, était com-

³⁹ Pour un autre point de vue insistant sur le caractère totalement illusoire de l'empire, bien qu'il se veuille fidèle au *middle ground* de White, voir Michael Witgen (2012).

pris de la plupart d'entre eux; dans une certaine mesure, il organisait économiquement, politiquement et spatialement leur réalité sociale.

Au cours des dernières décennies, plusieurs paradigmes ont été mis à profit pour penser ou repenser l'histoire des Pays d'en haut : la frontière, l'*hinterland*, le *middle ground*, le *borderland*, la périphérie, la marge d'empire, ou encore la région. L'un ne doit pas nécessairement s'imposer au détriment de l'autre. Toutes ces catégories d'analyse peuvent apporter leur contribution heuristique, en fonction du projet dans lequel s'investit le chercheur – tel objet d'étude, avec telle échelle d'analyse –, et elles peuvent aisément se combiner. Encore faut-il qu'elles soient précisément définies et tendent vers la production d'une histoire intégrée et polycentrique, d'une histoire tenant compte à la fois des dynamiques spatiales à l'œuvre dans les Pays d'en haut, de la variété de ses entités politiques (colonies, empires, États, communautés, etc.) et de la diversité culturelle de ses populations, d'une histoire, enfin, qui échappe aux impasses de la téléologie, de l'évolutionnisme, du militantisme et de la rectitude politique.

Les Pays d'en haut ne forment pas un objet fixe, aux frontières géographiques et conceptuelles toujours parfaitement définies. À cet égard, ils doivent être compris et étudiés de plusieurs points de vue : comme le centre du monde de diverses populations autochtones, dont la possible identité commune naît précisément du rapport aux Européens; comme un arrière-pays, que l'on gagne depuis la vallée du Saint-Laurent; comme une périphérie impériale, en lien avec de lointains et évanescents souverains; comme une zone d'imbrication, d'hybridité et de conflit; ou encore comme un lieu de construction de nouvelles identités, de nouveaux imaginaires sociaux. La question de l'interrelation entre Pays d'en bas et Pays d'en haut, si elle a déjà fait l'objet de quelques travaux, demeure par exemple peu explorée. Un blocage empêche toujours aujourd'hui de penser l'histoire de la société laurentienne en incluant les dynamiques spatiales, politiques, sociales et culturelles nées de la fréquentation de l'intérieur du continent. Dans un article du quotidien québécois *La Presse* (7 février 2015), Gérard Bouchard réduit ainsi les Pays d'en haut à des « marges » dans lesquelles il y eut certes de fortes interactions entre Européens et Indiens, mais qui, selon lui, n'eurent aucun effet sur la société coloniale majoritaire (Bouchard, 2015). À l'époque de la Nouvelle-France – et par-delà –, il est pourtant difficile de sous-estimer les retours d'expériences de ceux (coureurs de bois,

voyageurs, missionnaires, militaires) qui vécurent et circulèrent parmi les autochtones en amont de Montréal. Il faudrait tenter de soupeser ces influences dans le cadre d'une enquête nécessairement collective et transdisciplinaire, mobilisant historiens, linguistes, anthropologues comme folkloristes. Ce type de questionnement doit aussi s'adresser aux Amérindiens : comment expliquer la récurrence de leurs périples à Montréal au temps de la Nouvelle-France? En quoi, par ces déplacements, par leurs alliances comme par la transmission de savoirs technologiques et géographiques, les autochtones des Grands Lacs peuvent apparaître – ou pas – comme les cocréateurs des Pays d'en haut?

La catégorie spatiale de « Pays d'en haut » offre un formidable antidote aux récits nationaux : à cheval sur des territoires qui deviendront le Canada et les États-Unis (ou leurs provinces et États respectifs), elle constitue en effet un *point aveugle*, un vaisseau fantôme dans l'imaginaire des États et des nations modernes qui structure nos *habitus* historiographiques. Ce vaisseau fantôme, il faut donc l'investir en tant qu'il permet de relier des provinces historiographiques habituellement disjointes et de déjouer le piège de l'anachronisme.

BIBLIOGRAPHIE

SOURCES

Manuscrits

Archives nationales de France

Fonds des Colonies, Série C11A

Bibliothèque nationale de France

Manuscrits français, Fonds Les Nouvelles Acquisitions

Imprimés

BOUGAINVILLE, Louis-Antoine de (2003). *Écrits sur le Canada : mémoires, journal, lettres*, Sillery, Éditions du Septentrion.

CAVELIER DE LA SALLE, René-Robert (1877). *Lettres de Cavalier de La Salle et correspondance relative à ses entreprises (1678-1685)*, dans Pierre Margry (éd.), *Découvertes*

- et établissements des Français dans l'Ouest et dans le Sud de l'Amérique septentrionale (1614-1754) : mémoires et documents originaux : deuxième partie (1678-1685)*, Paris, Imprimerie D. Jouaust, [En ligne], [https://archive.org/details/cihm_09942].
- DUGAS, Georges (2001 [1890]). *Un voyageur des Pays d'en haut*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines. Photoreproduction de l'édition de Montréal, Librairie Beauchemin, 1924. Édition princeps : Montréal, C. O. Beauchemin et fils, 1890.
- DUMONT DE MONTIGNY, Jean-François-Benjamin (2008). *Regards sur le monde atlantique, 1715-1747*, édition réalisée par Carla Zecher, Gordon M. Sayre et Shannon Lee Dawdy, Québec, Éditions du Septentrion, 2008.
- ENJALRAN, père (1887). « Lettre du père Enjalran à Lamothe Cadillac, aux Trois-Rivières, ce 30 aoust 1701 », dans Pierre Margry (éd.), *Mémoires et documents pour servir à l'histoire des origines françaises des pays d'outre-mer : découvertes et établissements des Français dans l'ouest et dans le sud de l'Amérique septentrionale, 1614-1754 : mémoires et documents originaux*, t. 5 : *Première formation d'une chaîne de postes entre le fleuve Saint-Laurent et le golfe du Mexique (1683-1724)*, Paris, Maisonneuve Frères et Ch. Leclerc, éditeurs, 1887, p. 211-212, [En ligne], [https://archive.org/details/cihm_25238].
- FURETIÈRE, Antoine (1690). « Pais », dans *Dictionnaire universel*, La Haye, A. et R. Leers, [s. p.], [En ligne], [<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k50614b>].
- JCB (1978). *Voyage au Canada fait depuis l'an 1751 jusqu'en l'an 1761*, préface de Claude Manceron, Paris, Aubier-Montaigne.
- PERROT, Nicolas (2004). *Mœurs, coutumes et religion des Sauvages de l'Amérique septentrionale*, édition critique par Pierre Berthiaume, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal.
- RAYMOND, Charles, de (1929). *Mémoire sur les postes du Canada*, publié par Ægidius Fauteux, Québec, [s. é.].
- THOMPSON, David (1962). *David Thompson's Narrative of his Explorations in Western America, 1784-1812*, édité par Richard Glover, Toronto, The Champlain Society.
- TROBRIAND, Régis de (1926). *Vie militaire dans le Dakota : notes et souvenirs (1867-1869)*, Paris, Honoré Champion.

LIVRES ET ARTICLES

- ADELMAN, Jeremy, et Stephen ARON (1999). « From Borderlands to Borders: Empires, Nation-States, and the Peoples in Between in North American History », *The American Historical Review*, vol. 104, n° 3 (juin), p. 814-841.
- ALLAIRE, Gratien (1980). « Les engagements pour la traite des fourrures : évaluation de la documentation », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 34, n° 1 (juin), p. 3-26.
- AMSELLE, Jean-Loup (1990). *Logiques métisses : anthropologie de l'identité en Afrique et ailleurs*, Paris, Éditions Payot.
- BALVAY, Arnaud (2006). *L'épée et la plume : Amérindiens et soldats des troupes de la marine en Louisiane et au Pays d'en Haut (1683-1763)*, Québec, Les Presses de l'Université Laval.

- BANKS, Kenneth J. (2003). *Chasing Empire across the Sea: Communications and the State in the French Atlantic, 1713-1763*, Montréal, McGill-Queen's University Press.
- BARREYRE, Nicolas (2014). *L'or et la liberté : une histoire spatiale des États-Unis après la guerre de Sécession*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales.
- BERGER, Carl (1966). « The True North Strong and Free », dans Peter Russell (dir.), *Nationalism in Canada*, Toronto, McGraw-Hill, p. 3-26.
- BLAIN, Jean (1971). « La frontière en Nouvelle-France : perspectives historiques nouvelles à partir d'un thème ancien », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 25, n° 3 (décembre), p. 397-407.
- BOCK, Michel, et Gaétan GERVAIS (2004). *L'Ontario français : des Pays-d'en-Haut à nos jours*, Ottawa, Centre franco-ontarien de ressources pédagogiques.
- BOIVIN SOMMERVILLE, Suzanne (2016). *Le Détroit du lac Érié*, vol. 2, Royal Oak, French-Canadian Heritage Society of Michigan.
- BOUCAY, Rémi (2014). *Espaces, sociétés et cartographie dans les Grands Lacs nord-américains, vers 1830-1882*, mémoire de Master 2 (histoire), Paris, École des hautes études en sciences sociales.
- BOUCHARD, Gérard (2015). « Le faux "sang indien" des Québécois », *La Presse*, 7 février, [En ligne], [<http://www.lapresse.ca/debats/nos-collaborateurs/gerard-bouchard/201502/06/01-4841971-le-faux-sang-indien-des-quebecois.php>].
- BOURDIEU, Pierre (1994). *Raisons pratiques : sur la théorie de l'action*, Paris, Éditions du Seuil.
- BOURDIEU, Pierre, et Loïc WACQUANT (1998). « Sur les ruses de la raison impérialiste », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 121-122 (mars), p. 109-118.
- BRANDÃO, José António, et Michael S. NASSANEY (2006). « A Capsule Social and Material History of Fort St. Joseph and Its Inhabitants (1691-1763) », *French Colonial History*, vol. 7, p. 61-75.
- BRAUDEL, Fernand (1979). *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, t. 1 : *La part du milieu*, 4^e éd., Paris, Armand Colin.
- BROWN, Jennifer S. H. (1980). *Strangers in Blood: Fur Trade Company Families in Indian Country*, Vancouver, University of British Columbia Press.
- BROWN, Jennifer (2007). « Rupert's Land, *Nituskeenan*, Our Land: Cree and Early European Naming and Claiming around the Dirty Sea », dans Theodore Binnema et Susan Neylan (dir.), *New Histories for Old: Changing Perspectives on Canada's Native Pasts*, Vancouver, University of British Columbia Press, p. 18-40.
- BURBANK, Jane, et Frederick COOPER (2010). *Empires in World History: Power and the Politics of Difference*, Princeton, Princeton University Press.
- CARELESS, J. M. S. (1954). « Frontierism, Metropolitanism, and Canadian History », *The Canadian Historical Review*, vol. 35, n° 1 (mars), p. 1-21.
- CHAMPAGNE, Antoine (1968). *Les La Vérendrye et le poste de l'Ouest*, Québec, Les Presses de l'Université Laval.

- CLIFTON, James (1977). *The Prairie People: Continuity and Change in Potawatomi Indian Culture, 1665-1965*, Lawrence, Regents Press of Kansas.
- COHEN, Paul (2008). « Was there an Amerindian Atlantic? Reflections on the Limits of a Historiographical Concept », *History of European Ideas*, vol. 34, n° 4, p. 388-410.
- COVO, Manuel (2013). *Commerce, empire et révolutions dans le monde atlantique : la colonie française de Saint-Domingue, entre métropole et États-Unis (ca. 1778 – ca. 1804)*, thèse de doctorat (histoire), Paris, École des hautes études en sciences sociales.
- CREIGHTON, Donald (1956 [1937]). *The Empire of the St. Lawrence, 1760-1850*, Toronto, Macmillan Co. of Canada.
- DAWSON, Nelson-Martin (2000). *L'atelier Delisle : l'Amérique du Nord sur la table à dessin*, avec la collaboration de Charles Vincent, Sillery, Éditions du Septentrion.
- DECHÊNE, Louise (2008). *Le peuple, l'État et la guerre au Canada sous le Régime français*, Montréal, Éditions du Boréal.
- DELÂGE, Denys (1989). « L'alliance franco-amérindienne, 1660-1701 », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 19, n° 1, p. 3-15.
- DELÂGE, Denys, et Jean-Philippe WARREN (2001). « Iroquoisie : considérations générales autour d'une œuvre de Léo-Paul Desrosiers : note critique », *Recherches socio-graphiques*, vol. 42, n° 1, p. 53-99.
- DE PERSON, Françoise (1994). *Bateliers sur la Loire, XVII^e-XVIII^e siècles : la vie à bord des chalands*, Chambray, CLD Éditions.
- DESBARATS, Catherine (2006). « Following "The Middle Ground" », *William and Mary Quarterly*, vol. 63, n° 1 (janvier), p. 81-96.
- DESBARATS, Catherine (2009). « Avant-propos », dans Richard White, *Le Middle Ground : Indiens, Empires et Républiques dans la région des Grands Lacs, 1650-1815*, traduction de Frédéric Cotton, Toulouse, Éditions Anacharsis, p. 5-21.
- DESBARATS, Catherine, et Allan GREER (2011). « Où est la Nouvelle-France? », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 64, n° 3-4 (hiver-printemps), p. 31-62.
- DESBARATS, Catherine, et Thomas WIEN (2011). « Introduction : la Nouvelle-France et l'Atlantique », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 64, n° 3-4 (printemps-hiver), p. 5-29.
- DESCOLA, Philippe (2005). *Par-delà nature et culture*, Paris, Éditions Gallimard.
- DESCOLA, Philippe, et Anne Christine TAYLOR (1993). « Introduction : la remontée de l'Amazone », *L'Homme*, vol. 33, n° 126-128 (avril-décembre), p. 13-24.
- DÉSVEAUX, Emmanuel (1998). *Sous le signe de l'ours : mythes et temporalité chez les Ojibwa septentrionaux*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'Homme.
- DUBÉ, Alexandre (2013). « Les Amérindiens sous le regard des bureaux de la Marine (1660-1760) », dans Gilles Havard et Mickaël Augeron (dir.), *Un continent en partage : cinq siècles de rencontres entre Amérindiens et Français*, Paris, Les Indes savantes, p. 153-175.

- DURAND, Yves (1984). *Vivre au pays au XVIII^e siècle : essai sur la notion de pays dans l'ouest de la France*, Paris, Presses universitaires de France.
- DURAND, Yves (1996). « Pays », dans Lucien Bély (dir.), *Dictionnaire de l'Ancien Régime*, Paris, Presses universitaires de France.
- DURAND, Yves (2001). *L'ordre du monde : idéal politique et valeurs sociales en France du XVII^e au XVIII^e siècle*, Paris, SEDES, p. 233-238.
- ECCLES, William J. (1959). *Frontenac, the Courtier Governor*, Toronto, McClelland and Stewart.
- ECCLES, William J. (1964). *Canada under Louis XIV, 1663-1701*, Toronto, McClelland and Stewart.
- ECCLES, William J. (1972). *France in America*, New York, Harper and Row.
- ECCLES, William J. (1983). *The Canadian Frontier, 1534-1760*, Albuquerque, University of New Mexico Press.
- EKBERG Carl J. (1998). *French Roots in the Illinois Country: The Mississippi Frontier in Colonial Times*, Urbana et Chicago, University of Illinois Press.
- ENGLEBERT, Robert, et Guillaume TEASDALE (dir.) (2013). *French and Indians in the Heart of North America, 1630-1815*, East Lansing, Michigan State University Press; Winnipeg, University of Manitoba Press.
- FOHLEN, Claude (1995). « La frontière dans l'histoire canadienne », *Études canadiennes = Canadian Studies*, n° 39 (décembre), p. 9-17.
- FOURNIER, Serge (2012). *Le coureur de bois au pays du Québec : une figure, une parole, son univers et son évolution*, thèse de doctorat (lettres), Trois-Rivières, Université du Québec à Trois-Rivières.
- FRENETTE, Yves (2015). « Bouchard, Faucher, Roby et les autres : les migrations des Canadiens français à l'ère industrielle », dans Claude Couture et Srilata Ravi (dir.), *Autour de l'œuvre de Gérard Bouchard : histoire sociale, sociologie historique, imaginaires collectifs et politiques publiques*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, p. 21-37.
- GIRAUD, Marcel (1945). *Le Métis canadien : son rôle dans l'histoire des provinces de l'Ouest*, Paris, Institut d'ethnologie, 2 vol.
- GITLIN, Jay (2009). *The Bourgeois Frontier: French Towns, French Traders, and American Expansion*, New Haven, Yale University Press.
- GIUDICELLI, Christophe (2010). « Hétéronomie et classifications coloniales : la construction des "nations" indiennes aux confins de l'Amérique espagnole (xvi^e-xvii^e siècle) », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos*, [En ligne], [https://nuevomundo.revues.org/59411].
- GLADU, André (2008). « Partir en derouine... Un savoir de terrain », dans Icomos Canada, *Une vision de l'esprit du lieu au Canada = Perspectives of the Spirit of Place in Canada*, Ottawa, Publication Icomos Canada, p. 59-63, [En ligne], [http://ip51.icomos.org/~fleblanc/publications/pub_icomos/pub_2008_icomos-canada_special_p01-64.pdf].

- GOUGER, Lina (2002). *Le peuplement colonisateur de Détroit, 1701-1765*, thèse de doctorat (histoire), Québec, Université Laval.
- GRATALOUP, Christian (2009). *L'invention des continents : comment l'Europe a découpé le monde*, Paris, Éditions Larousse.
- GREER, Allan (2000 [1985]). *Habitants, marchands et seigneurs : la société rurale du bas Richelieu, 1740-1840*, Sillery, Éditions du Septentrion.
- GREER, Allan (2010). « National, Transnational, and Hypernational Historiographies: New France meets Early American History », *The Canadian Historical Review*, vol. 91, n° 4 (décembre), p. 695-724.
- GROULX, Lionel (1990 [1958]). *Notre grande aventure : l'Empire français en Amérique du Nord (1535-1760)*, Montréal, Bibliothèque québécoise. Édition princeps : Montréal, Éditions Fides, 1958.
- GRUZINSKI, Serge (2015). *L'histoire, pour quoi faire?*, Paris, Éditions Fayard.
- HALLOWELL, A. Irving (2010). *Contributions to Ojibwe Studies: Essays, 1934-1972*, édité par Jennifer S. H. Brown et Susan Elaine Gray, Lincoln, University of Nebraska Press.
- HAVARD, Gilles (2003). *Empire et métissages : Indiens et Français dans le Pays d'en Haut, 1660-1715*, Québec, Éditions du Septentrion; Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne; 2^e édition révisée : 2017.
- HAVARD, Gilles (2005). « La domestication intellectuelle des Grands Lacs dans la seconde moitié du XVII^e siècle », dans Charlotte de Castelnau-L'Estoile et François Regourd (dir.), *Connaissances et pouvoirs : les espaces impériaux (XVI^e-XVIII^e siècles) : France, Espagne, Portugal*, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, p. 63-81.
- HAVARD, Gilles (2015). « Les Amérindiens : perspectives impériale et continentale », conférence de clôture, colloque *Emerging Histories of the Early Modern French Atlantic*, Williamsburg (Virginie), 16-18 octobre.
- HAVARD, Gilles (2016). *Histoire des coureurs de bois : Amérique du Nord, 1600-1840*, Paris, Les Indes savantes.
- HAVARD, Gilles (à paraître). « La diplomatie à l'épreuve de l'empire : les Amérindiens dans le traité d'Utrecht », dans Lucien Bély (dir.), *La diplomatie-monde* (Presses universitaires de France).
- HICKERSON, Harold (1982). *The Chippewa and their Neighbors: A Study in Ethnohistory*, New York, Irvington Publishers Inc.
- HIIJYA, James A. (1994). « Why the West is Lost », *William and Mary Quarterly*, vol. 51, n° 2 (avril), p. 276-292.
- HUNT, George T. (1940). *The Wars of the Iroquois*, Madison, University of Wisconsin Press.
- INNIS, Harold (1930). *The Fur Trade in Canada: An Introduction to Canadian Economic History*, New Haven, Yale University Press.
- JACQUIN, Philippe (1987). *Les Indiens blancs : Français et Indiens en Amérique du Nord (XVI^e-XVIII^e siècle)*, Paris, Éditions Payot.

- JAENEN, Cornelius (1994). « La présence française dans le pays d'En-Haut », dans Ronald Creagh (dir.), *Les Français des États-Unis d'hier à aujourd'hui*, actes du colloque international sur les Français des États-Unis, Montpellier, publication de l'Université Paul-Valéry, p. 11-24.
- JAENEN, Cornelius (éd.) (1996a). *The French Regime in the Upper Country of Canada during the Seventeenth Century*, Toronto, The Champlain Society, Ontario Series, vol. 16.
- JAENEN, Cornelius (1996b). « Colonisation compacte et colonisation extensive aux XVII^e et XVIII^e siècles en Nouvelle-France », dans Alain Saussol et Joseph Zitomersky, *Colonies, territoires, sociétés : l'enjeu français*, Paris, L'Harmattan, p. 15-22.
- LAGARDE, Lucie (1989). « Le Passage du Nord-Ouest et la Mer de l'Ouest dans la cartographie française du 18^e siècle : contribution à l'étude de l'œuvre des Delisle et Buache », *Imago Mundi: The International Journal for the History of Cartography*, vol. 41, n° 1, p. 19-43.
- LAURIN, Serge (1989). *Histoire des Laurentides*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture.
- LEMIRE, Maurice (1996). « L'appel des grands espaces », *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 8, n° 1, p. 9-27.
- LÉTOURNEAU, Henri (1992). *Henri Létourneau raconte*, Winnipeg, Éditions GFL.
- LÉVI-STRAUSS, Claude (1962a). *La pensée sauvage*, Paris, Plon.
- LÉVI-STRAUSS, Claude (1962b). *Le totémisme aujourd'hui*, Paris, Presses universitaires de France.
- LITALIEN, Raymonde (1993). *Les explorateurs de l'Amérique du Nord, 1492-1793*, Sillery, Éditions du Septentrion.
- LITALIEN, Raymonde, Jean-François PALOMINO et Denis VAUGEOIS (2007). *La mesure d'un continent : atlas historique de l'Amérique du Nord, 1492-1814*, Sillery, Éditions du Septentrion.
- LOUDER, Dean R., et ÉRIC WADDELL (dir.) (1983). *Du continent perdu à l'archipel retrouvé : le Québec et l'Amérique française*, Québec, Les Presses de l'Université Laval.
- MAPP, Paul W. (2011). *The Elusive West and the Context for Empire, 1713-1763*, Chapel Hill, University of North Carolina Press.
- MCDONNELL, Michael (2014). « Rethinking the Middle Ground: French Colonialism and Indigenous Identities in the Pays d'en Haut », dans Gregory D. Smithers et Brooke N. Newman (dir.), *Native Diasporas: Indigenous Identities and Settler Colonialism in the Americas*, Lincoln, University of Nebraska Press, p. 79-108.
- MCDONNELL, Michael (2015). *Masters of Empire: Great Lakes Indians and the Making of America*, New York, Hill and Wang.
- MERRELL, James H. (1999). *Into the American Woods: Negotiators on the Pennsylvania Frontier*, New York, W. W. Norton and Company.
- MOREAU-DESHARNAIS, Gail, et Diane WOLFORD SHEPPARD (2016). *Le Détroit du lac Érié*, vol. 1, Royal Oak, French-Canadian Heritage Society of Michigan.

- MRC des Pays-d'en-haut [site Web], [<http://www.lespaysdenhaut.com>].
- NABARRA, Alain, David HAAVISTO et Marilee MUCHA (1980). *Les pays d'en haut, 1620-1900 : explorateurs, voyageurs, missionnaires dans le Nord-Ouest de l'Ontario : chronologie, anthologie, bibliographie*, Thunder Bay, Information Nord-Ouest.
- NORDMAN, Daniel (1996). « Territoire », dans Lucien Bély (dir.), *Dictionnaire de l'Ancien Régime*, Paris, Presses universitaires de France, p. 1204-1206.
- NORDMAN, Daniel (1997). « De quelques catégories de la science géographique : frontière, région et hinterland en Afrique du Nord (19^e et 20^e siècles) », *Annales : histoire, sciences sociales*, vol. 52, n^o 5, p. 969-986.
- OSTRANDER, Gilman M. (1983). « Frederick Jackson Turner's Canadian Frontier Thesis », *The Canadian Historical Review*, vol. 64, n^o 4 (décembre), p. 604-611.
- PAYNE, Michael (2001). « Fur Trade Historiography: Past Conditions, Present Circumstances and a Hint of Future Prospects », dans Theodore Binnema, Gerhard J. Ens et Roderick C. Macleod (dir.), *From Rupert's Land to Canada : Essays in Honour of John E. Foster*, Edmonton, The University of Alberta Press, p. 3-22.
- PEERS, Laura, et Jennifer S. H. BROWN (1999). « "There is no End to Relationship Among the Indians": Ojibwa Families and Kinship in Historical Perspective », *The History of the Family*, vol. 4, n^o 4, p. 529-555.
- PETERSON, Jacqueline L. (1978). « Prelude to Red River: A Social Portrait of the Great Lakes Métis », *Ethnohistory*, vol. 25, n^o 1 (hiver), p. 41-67.
- RAY, Arthur (1974). *Indians in the Fur Trade: Their Role as Trappers, Hunters, and Middlemen in the Lands Southwest of Hudson Bay, 1660-1870*, Toronto, University of Toronto Press.
- REVEL, Jacques (2006). *Parcours critique : douze exercices d'histoire sociale*, Paris, Galaade éditions.
- RIVARD, Étienne (2016). « Les Bois-Brûlés et le Canada français : une histoire de famille éclatée », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 24, n^o 2 (hiver), p. 55-74.
- RUDIN, Ronald (1998). *Faire de l'histoire au Québec*, Sillery, Éditions du Septentrion.
- RUSHFORTH, Brett (2012). *Bonds of Alliance: Indigenous and Atlantic Slaveries in New France*, Chapel Hill, Omohundro Institute of Early American History and Culture et The University of North Carolina Press.
- SAINT-PIERRE, Stéphanie ([s. d.]). « Étienne Brûlé, premier Franco-Ontarien », sur le site *Encyclopédie du patrimoine culturel de l'Amérique française*, [http://www.ameriquefrancaise.org/fr/article-1791/%C3%89tienne_Br%C3%BB1%C3%A9,_premier_Franco-Ontarien.html#.WPaRZvk1-70].
- SKINNER, Claiborne A. (2008). *The Upper Country: French Enterprise in the Colonial Great Lakes*, Baltimore, Johns Hopkins University Press.
- STOLER, Ann Laura, Carole McGRANAHAN et Peter C. PERDUE (dir.) (2007). *Imperial Formations*, Sante Fe, School for Advanced Research Press.

- ST-ONGE, Nicole (2008). « The Persistence of Travel and Trade: St Lawrence River Valley French Engagés and the American Fur Company », *Michigan Historical Review*, vol. 34, n° 2 (automne), p. 17-37.
- SULTE, Benjamin (1919 [1879]). « Voyageurs et hommes de cages », dans Benjamin Sulte, *Mélanges historiques : études éparses et inédites*, compilées, annotées et publiées par Gérard Malchelosse, Montréal, G. Ducharme libraire-éditeur, t. 3, p. 83-92.
- TACHÉ, Joseph-Charles (2002 [1863]). *Forestiers et voyageurs : mœurs et légendes canadiennes*, texte conforme à l'édition de 1884, avec une postface, une chronologie et une bibliographie de Michel Biron, Montréal, Éditions du Boréal.
- TEASDALE, Guillaume, et Tangi VILLERBU (dir.) (2015). *Une Amérique française 1760-1860 : dynamiques du corridor créole*, Paris, Les Indes savantes.
- TRIGGER, Bruce G. (1976). *The Children of Aataentsic: A History of the Huron People to 1660*, Montréal, McGill-Queen's University Press.
- TRUDEL, Marcel (1980). « Jean Nicolle dans le lac Supérieur et non dans le lac Michigan », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 34, n° 2, p. 183-196.
- VAN KIRK, Sylvia (1980). *Many Tender Ties: Women in Fur-Trade Society, 1670-1870*, Winnipeg, Watson and Dwyer Publishing.
- VEYNE, Paul (1974). « L'histoire conceptualisante », dans Jacques Le Goff et Pierre Nora (dir.), *Faire de l'histoire I : Nouveaux problèmes*, Paris, Gallimard, Folio Histoire, p. 94-133.
- VÉZINA, Robert (2010). *Le lexique des voyageurs francophones et les contacts interlinguistiques dans le milieu de la traite des pelleteries : approche sociohistorique, philologique et lexicologique*, thèse de doctorat, Québec, Université Laval.
- VIAU, Roland (2000). *Femmes de personne : sexes, genres et pouvoirs en Iroquoisie ancienne*, Montréal, Éditions du Boréal.
- VIDAL, Cécile (1995). *Les implantations françaises au pays des Illinois au XVIII^e siècle, 1699-1765*, thèse de doctorat, Paris, École des hautes études en sciences sociales.
- VIDAL, Cécile (dir.) (2014). *Français? La nation en débat entre colonies et métropole, XVI^e-XIX^e siècle*, Paris, École des hautes études en sciences sociales.
- VILLERBU, Tangi (2014). *Les missions du Minnesota : catholicisme et colonisation dans l'Ouest américain, 1830-1860*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- VIROL, Michèle (2003). *Vauban : de la gloire du roi au service de l'État*, Seyssel, Éditions Champ Vallon.
- WARWICK, Jack (1966). « Les "pays d'en haut" dans l'imagination canadienne-française », *Études françaises*, vol. 2, n° 3 (octobre), p. 265-293.
- WARWICK, Jack (1968). *The Long Journey: Literary Themes of French Canada*, Toronto, University of Toronto Press.
- WARWICK, Jack (1972). *L'appel du Nord dans la littérature canadienne-française*, traduit par Jean Simard, Montréal, Les Éditions Hurtubise-HMH.

- WHITE, Bruce M. (1982). « Give Us a Little Milk”: The Social and Cultural Meanings of Gift Giving in the Lake Superior Fur Trade », *Minnesota History*, vol. 48, n° 2 (été), p. 60-71.
- WHITE, Richard (1991). *The Middle Ground: Indians, Empires, and Republics in the Great Lakes Region, 1650-1815*, Cambridge, Cambridge University Press.
- WHITE, Richard (1999). « Is there a North American History? », *Revue française d'études américaines*, n° 79 (janvier), p. 8-28.
- WHITE, Richard (2009). *Le Middle Ground : Indiens, Empires et Républiques dans la région des Grands Lacs, 1650-1815*, traduction de Frédéric Cotton, Toulouse, Éditions Anacharsis.
- WHITE, Richard (2010). « Preface to the Twentieth Anniversary Edition », dans *The Middle Ground: Indians, Empires, and Republics in the Great Lakes Region, 1650-1815*, 2^e éd., Cambridge, Cambridge University Press, p. xi-xxiv.
- WIEN, Thomas (1998). « Le Pérou éphémère : termes d'échange et éclatement du commerce franco-amérindien, 1645-1670 », dans Sylvie Depatie *et al.* (dir.), *Vingt ans après Habitants et marchands : lectures de l'histoire des XVII^e et XVIII^e siècles canadiens*, Montréal, McGill-Queen's University Press, p. 160-188.
- WITGEN, Michael (2012). *An Infinity of Nations: How the Natives New World Shapes Early North America*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press.
- ZOLTVANY, Yves F. (1974). *Philippe de Rigaud de Vaudreuil, Governor of New France, 1703-1725*, Toronto, Carleton Library.